

Ibn • aldûn et la situation linguistique du monde arabe à son époque, description et explication

Georges Bohas

I. La tradition grammaticale arabe

A) Les données pertinentes pour la tradition grammaticale arabe

Le linguiste d'aujourd'hui, qui part sur le terrain, armé de son magnétophone, pour collecter les données, ou qui se livre à l'introspection de ses intuitions linguistiques pour distribuer des astérisques (*) et des points d'interrogation (?) aux diverses phrases qu'il cite dans ses argumentations, a une perception du fait linguistique qui n'est pas du tout celle de la tradition grammaticale arabe. Pour celle-ci, le grammairien travaille sur un corpus d'énoncés bien défini dans le temps et assez bien défini dans l'espace. Il s'agit du Coran, des paroles du Prophète et du *kalâm al-.arab*¹. Quant au *kalâm al-.Arab* il est constitué par les productions langagières en prose ou en vers des Arabes anciens. Pour les vers, la tradition admet la licéité de ceux qui ont été produits antérieurement à Ibn Harma (mort en 150)² ; quant à la provenance des informateurs, toute la tradition accepte ceux qui viennent de Qurayš, Tamîm et Asad, avec des divergences

¹ Voir Al-Suyûṭî, *Kitâb al-Iqtirâ-*, p. 48, début du chapitre sur *al-samâ...*

² Voir Sa.îd al-Af ânî, p. 19-20.

concernant les autres tribus comme Huyayl, -ay', Kinâna³... Les modalités du recueil et de la constitution de ce corpus ont fait l'objet de nombreuses études⁴. Le fait que le grammairien se fonde sur un corpus n'implique pas qu'il néglige la variation linguistique. Mais la variation dont il tient compte est précisément celle qui est attestée aussi dans le corpus, c'est-à-dire, à l'époque ancienne. On trouve, par exemple chez Ibn Fâris⁵ un long chapitre intitulé : *Bâb al-qawl fi "tilâf lu'ât al-ʿArab*. Le premier exemple cité est celui de la *taltala*, à savoir la différence de vocalisation du préfixe : *nasta.înu/nista.înu*. Et Ibn Fâris cite al-Farrâ' : « avec un *a* dans le parler de Qurayš ; Asad et les autres prononcent le *n* avec un *i* ». On a donc typiquement une variation interdialectale, mais qui, comme nous venons de le dire, concerne les parlers anciens. Versteegh (1997a) a fait la liste des variations entre les dialectes de l'est et de l'ouest de l'Arabie, on s'y reportera⁶.

B) La variation linguistique

Ce n'est pas pour autant que les auteurs aient été sourds aux variations (présentées comme des fautes) de leurs contemporains. On trouve dans le *Muzhir* d'al-Suyûṭī⁷ une longue liste d'exemples du *la-n* de la *.âmma*. Citons en un :

. : :

. : :

Cet inventaire des fautes du petit peuple ne dépasse jamais le niveau de l'anecdote. Plus intéressante la position d'Ibn —azm (XI^e siècle) dans *Al-I-kâm*

³ Voir Mu-ammad .Ašûr al-Suway-, p. 39 sv.

⁴ Voir particulièrement Blachère, 1950 et 1952.

⁵ Al-j â-ibî, p. 25 sv.

⁶ Versteegh (1997a), p. 41 sv.

⁷ T. I, p. 304 sv.

*fī u ʾĪl al-a-kām*⁸ car ses observations sur la langue sont corrélées à la situation géographique ou à l'origine linguistique des locuteurs⁹ :

« Nous pouvons trouver des gens qui, entendant parler les habitants de Fa-ʾĪl-Ballū qui est à une nuit [de distance] seulement de Cordoue, seraient presque amenés à dire que c'est une langue différente de celle des Cordouans. Il en est de même dans un grand nombre [d'autres] agglomérations : car, par le voisinage des habitants d'une ville avec une autre communauté (*umma*), la langue subit des changements (*tabdīl*) qui n'échappent pas à ceux qui les examinent attentivement.

Nous trouvons que les gens du vulgaire (*.āmma*) ont apporté aux vocables (*alfāʿ*) de la langue arabe des changements qui consistent en une déviation (*bu.d .an*) de la forme originelle des mots pour en faire comme une autre langue, sans discussion possible. C'est ainsi qu'ils disent *.aynab* pour *.inab* [« raisin »], *ass* pour *as-saw* [« le fouet »], *ʾa ʾaddā* pour *ʾilā ʾit danānīr* [« trois dînârs »]. Quand le Berbère (*Barbarī*) devient arabophone (*ta.ʾarrab*) et veut dire : *ach-chadjara* [« l'arbre »], il prononce *as-sadjara*. Quand le Galicien (*Djillīqī*) s'arabise, il change le *.ayn* et le *-ā'* en *hā'* ; il dit : *Mohamed* pour *Mu-ammad*. Des cas semblables sont nombreux. » Le problème est que ce texte ne fait qu'une demi-page et que, malgré la pertinence des observations d'Ibn ʾazm, on est encore loin de pouvoir y trouver l'ébauche d'une dialectologie.

II. Description de la situation linguistique par Ibn ʾaldûn

Concernant la situation linguistique à l'époque d'Ibn ʾaldûn, la plupart des linguistes souscriraient aux propos de Versteegh (1997b, p. 156) : « In the fourth century of Islam (tenth century of the common era) nobody spoke the Classical language any more, and the mother tongue of all speakers was a colloquial variety that was largely identical with the moderns dialects. » L'originalité d'Ibn

⁸ p. 33.

⁹ La traduction de ce texte est reprise de Pérès (1950).

• aldûn tient précisément à ce que, contrairement aux grammairiens qui se réfugiaient dans l'analyse de la situation idéale des premiers siècles, Ibn • aldûn, lui, décrit la situation linguistique de ses contemporains.

A) La langue de prestige : « la langue de Mu}ar dans laquelle le Coran a été révélé¹⁰ »

Ibn • aldûn constate que, du fait de la conquête militaire qui suivit la révélation de l'islam, la langue arabe s'est répandue à un moment donné dans le monde et a supplanté dans les pays conquis toutes les langues antérieurement en usage, au point que toutes les branches du savoir ont été traitées en cette langue¹¹. Il s'ensuit que la connaissance de la langue arabe joue un rôle capital dans l'acquisition des sciences et dans leur enseignement ; comme elle est l'unique voie d'accès au savoir, il est indispensable de la bien connaître, sinon, elle constitue pour l'étudiant une difficulté supplémentaire, et, d'instrument d'acquisition du savoir elle devient un écran entre la science et celui qui veut l'acquérir¹². Ces données qui résultent de l'histoire font que la langue arabe classique occupe au-dessus de toutes les autres une situation privilégiée. D'autre part, comme c'est en arabe classique que le Coran a été révélé, cette langue est la voie d'accès indispensable à la révélation, ce qui constitue une autre source de prestige.

À ces deux motifs extérieurs à la langue elle-même, et qui pourraient suffire à lui assurer l'hégémonie sur toutes les autres, s'en ajoute un troisième qui est, lui, lié au fonctionnement interne de cette langue : la langue arabe classique est supérieure à toutes les autres du fait que, grâce à la flexion casuelle, elle est capable de rendre de nombreux sens grammaticaux [*ma.ânî*] avec un minimum

¹⁰Pour les références, nous indiquons le numéro de la page de l'édition que nous suivons et, comme il existe de nombreuses éditions, le numéro du chapitre, tout en sachant bien que la numérotation des chapitres peut varier elle aussi selon les éditions ; ici : p. 1080, ch. 49.

¹¹ P. 1053, ch. 44.

¹² P. 1052, ch. 44.

de mots¹³. Ibn • aldûn illustre ce propos emprunté à la tradition grammaticale arabe¹⁴ par un exemple qu'il formule à deux reprises¹⁵ : Un grammairien estimait que les phrases : *Zaydun qâ'imun, inna Zaydan qâ'imun et inna Zaydan la-qâ'imun* étaient des répétitions d'un même sens. Un grammairien plus averti lui répondit : « Mais non, leurs sens sont différents : la première vise à informer quelqu'un qui n'a pas d'a priori sur la question que 'Zayd est debout' ; la deuxième, quelqu'un qui, ayant entendu l'information, a des doutes à son sujet, et la troisième, quelqu'un qui est bien connu pour s'entêter à la nier. C'est donc que la signification varie selon les situations¹⁶. »

Cette langue de prestige est enseignée dans toutes les provinces musulmanes, puisque « l'enseignement du Coran aux enfants est une des particularités distinctives de la religion [islamique]¹⁷ ». L'enseignement peut s'effectuer de deux manières : on peut commencer par faire apprendre par coeur le texte sacré à l'enfant, comme c'est le cas au Maghreb, ou mêler à l'enseignement du Coran celui des autres sciences : poésie, grammaire, calligraphie, comme c'est le cas dans l'Andalus¹⁸.

Ibn • aldûn ajoute trois observations importantes :

La langue arabe [de Mu}ar] est la langue de la révélation, mais elle n'est pas la seule langue de révélation, puisque la Thora a été révélée en hébreu¹⁹.

La langue arabe étant un moyen d'accès aux sciences doit être traitée comme telle. La part d'étude qui lui est consacrée ne doit pas revêtir une importance qui amène à négliger l'étude des sciences elles-mêmes²⁰.

¹³ P. 1056, ch. 45

¹⁴ Qui le répète *ad nauseam*, ce qui témoigne simplement de la fermeture de cette tradition sur elle-même. La tradition grammaticale arabe ne s'est occupée que de la langue arabe, sans prendre en compte, dans ses argumentations, des langues comme le latin et le grec, qui présentent bien une flexion casuelle, et devraient donc, elles aussi, exprimer beaucoup de significations grammaticales par le simple jeu de la flexion.

¹⁵ P. 1065, ch. 45 et 1074, ch. 47.

¹⁶ *A-wâl* ; on pourrait aussi traduire : selon les contextes.

¹⁷ P. 1038, ch. 39.

¹⁸ P. 1038-1039, ch. 39.

¹⁹ P. 1025, ch. 35.

²⁰ P. 1036-1037, ch. 38.

Comme ce rôle de moyen d'accès aux sciences ne tient pas à un facteur intrinsèque mais à une situation historique extérieure à la langue, une autre langue aurait aussi bien pu remplir cette fonction. La preuve en est donnée par le fait que, avant la conquête islamique, les Grecs étaient très versés dans les sciences qu'ils étudiaient dans leur langue²¹.

B) Les dialectes

L'auteur de la *Muqaddima* constate que cette langue prestigieuse n'est plus en usage à son époque : « l'habitude²² de la langue de Mu}ar s'est perdue et corrompue²³ » et se sont substitués à elle des dialectes bédouins et citadins. Il insiste particulièrement sur ce point au début des chapitres 47 et 48 : « La langue des Arabes de notre époque est indépendante et diffère de celles de Mu}ar et —imyar²⁴. » Nous avons vu que « la langue de Mu}ar » est celle de l'époque de la révélation du Coran. Nous verrons en III a) que « la langue de —imyar » est celle de la période antérieure. On pourrait donc traduire dans la terminologie actuelle : « La langue des Arabes de notre époque est indépendante et diffère de l'arabe classique et pré-classique. »

De plus, Ibn • aldûn note des différences entre les divers parlers de son époque : « La langue que parlent les Orientaux diffère quelque peu de celle des Occidentaux et celle des habitants de l'Andalus diffère des deux autres²⁵. » Les parlers contemporains d'Ibn • aldûn diffèrent donc, d'une part, de la langue classique et, d'autre part, entre eux.

C) Les points de différence

²¹ P. 1054, ch. 44.

²² *Malaka*.

²³ P. 1080, ch. 49 : *yahabat wafasadat*.

²⁴ P. 1073, titre du ch. 47, voir aussi celui du ch. 48.

²⁵ P. 1079, ch. 48.

En quoi donc les dialectes se différencient-ils entre eux et par rapport à la langue de Mu}ar ? Les variations que relève Ibn • aldûn se situent sur trois plans : la phonétique, la syntaxe et le lexique.

1) Au plan phonétique : la question de la prononciation du *qâf*

Pour les citadins, l'articulation du *qâf* provient, comme cela est indiqué dans les livres de grammaire « du point le plus reculé de la langue et la partie du palais supérieur qui est au dessus d'elle²⁶ ». On comparera avec la description de Sîbawayhi : *min aq Ǧ l-lisâni wamâ fawqahu mina l--anaki l-a.lâ* [une quatrième zone d'articulation] « réunit la partie la plus reculée de la langue et la portion de la voûte palatale au dessus d'elle : là se réalise le *qâf*²⁷. » Les bédouins l'articulent en un point un peu moins reculé qui se situe entre le point qui vient d'être décrit et celui où s'articule le *kâf*²⁸. Suit une longue discussion qui porte sur le point de savoir quelle était la prononciation dans la langue de Mu}ar. Ibn • aldûn suggère pour finir que c'est une même lettre qui a un point d'articulation étendu²⁹, ce qui, dans une terminologie moderne, pourrait être entendu comme : un phonème susceptible de plusieurs allophones.

L'articulation du *qâf* est toujours tenu pour le critère de différenciation des parlers bédouins et citadins, voir Cantineau (1960, p. 68) : « En ce qui concerne les *dialectes modernes* de l'arabe, la prononciation du *qâf* est de la plus haute importance pour leur classement. Posons d'abord un premier principe [...] : les parlers dans lesquels l'ancien *qâf* est représenté par une sourde [...] sont des parlers de sédentaires. Au contraire, les parlers dans lesquels il est représenté par une sonore [...] sont des parlers nomades. Ce principe ne souffre pas de véritables exceptions. » On peut donc dire que, sur ce point, Ibn • aldûn a formulé un critère très important et toujours d'actualité. Quant à la nature du *qâf*

²⁶ P. 1076, ch. 47.

²⁷ Roman (1983, p.49).

²⁸ P. 1076, ch. 47.

²⁹ P. 1078, ch. 47.

en arabe classique, elle a donné lieu à un grand nombre d'études, dont on aura une idée en lisant Blanc (1965).

2) Au plan syntaxique, la différence entre la langue arabe classique et les parlers de l'époque d'Ibn • aldûn se manifeste dans des écarts qui sont tenus par les grammairiens pour des « fautes de langage³⁰ » et surtout par l'absence totale de la flexion casuelle, caractéristique essentielle de la langue classique. Selon Ibn • aldûn, « elle était dans la langue de Mu}ar d'un usage uniforme, solide, bien connu : c'était une des lois de la langue³¹ » ; or elle n'existe ni dans les parlers bédouins ni dans les parlers citadins³².

Que la langue de Mu}ar ait fait usage de la flexion casuelle est comme un postulat de départ pour toute la tradition grammaticale arabe et pour Ibn • aldûn aussi. Pour les chercheurs modernes, il n'en va pas de même et, selon Versteegh, qui synthétise les débats à ce sujet : « most linguists believe that in the „ *âhiliyya* colloquial and 'literary' language already diverged³³ » et « most linguists believe that the changes that took place in the transition from Old Arabic to New Arabic, among them the disappearance of the declensional endings³⁴, were the continuation of a process that had already begun in the pre-islamic dialects³⁵. »

3) Au plan du lexique

Sur ce point, la différence n'est pas aussi radicale qu'en syntaxe, « car beaucoup de mots des Arabes ont gardé leur acception d'origine³⁶. »

D) Appréciation globale de cette situation

³⁰ P. 1079, ch. 48. Pour la traduction de *la-n* par « faute de langage », voir Fück (1955).

³¹ P. 1074, ch. 47.

³² P. 1124, ch. 60.

³³ Versteegh (1997a, p. 46).

³⁴ C'est nous qui mettons les italiques.

³⁵ Versteegh (1997a, p. 47).

³⁶ P. 1074, ch. 47.

De l'époque d' Ibn • aldûn à la nôtre, les dialectes ont été tenus en piètre estime par les spécialistes de l'arabe classique et par la majorité des élites du monde arabe. Pour Ibn • aldûn, cette opinion est due à leur parti pris et au fait qu'ils sont incapables de saisir les données véritables de la situation linguistique³⁷, vu qu'ils jugent les dialectes de leur époque incapables de servir aux besoins de la communication entre les locuteurs. Ainsi s'explique le fait que la langue classique a été et est toujours objet d'étude et d'analyse, tandis que nul ne se préoccupe d'étudier les dialectes. Cela n'est pas dû à une précellence de la langue classique en tant que langue, mais au fait que le Coran et les paroles du Prophète ont été, le premier, révélé en cette langue, les secondes, transmises en cette langue ; comme ces sources constituent les bases de la religion et de la communauté islamique, il est de la plus haute importance d'étudier cette langue classique.

Pourtant, ces dialectes correspondent bien à ce que l'on entend par langue. Comme le souligne Ibn • aldûn³⁸, chaque locuteur, qu'il soit oriental, occidental ou habitant de l'Andalus, parvient par le moyen de son dialecte à transmettre ses messages et à exprimer ses idées clairement. De là Ibn • aldûn conclut : « Si nous nous intéressions à la langue arabe d'aujourd'hui et en formulions les lois³⁹ par induction, remplaçant les significations rendues autrefois par les voyelles finales dans la flexion casuelle dont l'usage s'est corrompu par d'autres éléments et des modalités qui sont effectivement présentes dans cette langue d'aujourd'hui, elle aurait alors ses propres règles⁴⁰. » Pour saisir l'originalité et la portée de la conclusion d'Ibn • aldûn, il faut se rappeler que, de nos jours, bien des locuteurs arabophones ont encore de la peine à concevoir que leur dialecte soit régi par des règles⁴¹, au même titre que la langue classique.

³⁷ P. 1074, ch. 47.

³⁸ P. 1079, ch. 48.

³⁹ *A-kâm*.

⁴⁰ P. 1075, ch. 47 : *qawânîn*.

⁴¹ Cet étonnement n'est pas propre aux arabophones. Dans les années 70 j'avais fait une petite étude sur la conjugaison du verbe en franco-provençal. Ma mère avait toutes les peines du monde à admettre qu'il puisse y avoir des paradigmes de conjugaison en patois !

Ibn • aldûn étend ses conclusions à la poésie dialectale. Pour lui, la production dialectale ne le cède en rien à la production en langue classique : « Sache que la poésie n'est pas exclusivement restreinte à la langue arabe, mais qu'elle se trouve dans toute langue, arabe ou non. Il y avait des poètes en Perse et en Grèce. Aristote en a mentionné un, Homère le poète, et en a fait l'éloge dans son livre *La logique*. Chez les —imyarites⁴², on trouvait aussi des poètes de premier ordre [...]. Du fait que la poésie est naturellement présente chez les locuteurs de toute langue, étant donné que les mesures [qui se fondent] sur une même proportion dans le décompte et la variation des mûes⁴³ et des quiescentes⁴⁴ existent dans la nature humaine, elle n'est pas tombée en désuétude du fait de la disparition d'une langue particulière, celle des Mu}arites, qui étaient, comme tout le monde le sait, d'excellents poètes. Mais, à chaque époque, les locuteurs de tout dialecte, qu'ils soient bédouins, influencés par les parlers non arabes, ou sédentaires habitant les villes, s'adonnent à la poésie selon leurs moyens et la construisent selon leur manière de parler⁴⁵. »

Après avoir énuméré les divers genres poétiques dialectaux de l'époque, Ibn • aldûn poursuit : « Bien des gens qui, de nos jours, s'adonnent aux sciences et spécialement à la grammaire méprisent ces genres poétiques⁴⁶ des bédouins lorsqu'ils les entendent, et les rejettent lorsqu'ils leur sont récités. Ils pensent que ce qui rebute leur goût dans ces vers tient aux incorrections qui s'y trouvent, ainsi qu'à l'absence de flexion casuelle. Or cette absence provient tout simplement du fait que l'habitude de la flexion casuelle s'est perdue dans leur langue. Si l'un de ces spécialistes de grammaire pouvait acquérir l'une des habitudes linguistiques de ces Arabes bédouins, sa nature et son goût lui

⁴² Voir plus loin l'identité de ces locuteurs.

⁴³ *Muta-arrikât*.

⁴⁴ *Sawâkin*. Ibn • aldûn donne ici les unités minimales des métriciens arabes : consonne suivie de voyelle et consonne non suivie de voyelle.

⁴⁵ P. 1124-1125, ch. 60.

⁴⁶ *Fumûn*.

montrerait la *balâ'a*⁴⁷ qui se trouve dans ces poèmes, à condition que sa nature et son jugement soient sains ; et sinon, [qu'ils sachent] que la flexion casuelle n'a rien à voir avec la *balâ'a* ! La *balâ'a* consiste uniquement en l'adéquation du discours au message et aux exigences de la situation où il est prononcé ; peu importe que la désinence *u* soit la marque du sujet et la désinence *a* celle du complément, ou le contraire, cela peut être indiqué uniquement par la concaténation du discours, comme c'est le cas dans la langue de ces Arabes [bédouins]. La signification dépend des conventions établies par ceux qui ont une habitude linguistique donnée. Lorsque, dans une habitude linguistique particulière, une convention est généralement connue, la signification s'accomplit sans défaut ; si cette signification est parfaitement adéquate au message et aux exigences de la situation, la *balâ'a* est sans défaut. Les règles des grammairiens n'ont aucune importance à ce sujet. Les types de phrases poétiques et les divers genres poétiques se trouvent dans les poésies des arabes bédouins, mais on n'y voit pas de voyelles de flexion casuelle à la fin des mots puisqu'en effet, chez eux, la plupart des mots sont dépourvus de voyelle finale, la concaténation du discours et non les voyelles de la flexion finale distinguant le sujet du complément dans la phrase verbale, et le thème du propos dans la phrase nominale⁴⁸».

Il suit donc que, pour Ibn • aldûn, la langue classique n'est supérieure aux dialectes ni du point de vue fonctionnel, ni du point de vue esthétique : toutes les deux peuvent permettre la réalisation d'un énoncé parfait et les poésies en dialecte sont aussi admirables que les poèmes classiques. Reste à expliquer l'émergence de cette situation dans le monde arabe.

III. Explication

⁴⁷ On traduit ordinairement par « éloquence ». Ici, sans doute, « la perfection de l'expression » conviendrait mieux.

⁴⁸ P. 1126, ch. 60.

Deux constations de départ :

La *Muqaddima* distingue dans l'histoire linguistique des pays arabophones des états de langue différents : la langue de —imyar, la langue de Mu}ar, la langue de l'époque contemporaine d'Ibn • aldûn, ce qui amène à préciser le genre de relation existant entre ces différents états.

La langue du Coran, langue de la révélation, constitue l'état de perfection de la langue arabe ; il faut considérer cette affirmation comme un postulat. Tout changement ne pourra être envisagé que comme une décadence, une corruption : *fasâd*.

a) Avant l'âge d'or

L'état le plus ancien est celui de la langue de —imyar. « La langue de —imyar était aussi différente de la langue de Mu}ar que le sont les dialectes d'aujourd'hui. Un grand nombre d'acceptions en usage dans la langue de —imyar ont changé dans la langue de Mu}ar et il en va de même de la morphologie des mots. Les traditions que nous possédons en témoignent, contredisant ceux qui, poussés par leur incompetence, soutiennent que toutes les deux ne sont qu'une même langue et veulent soumettre la langue de —imyar aux critères et aux règles en usage dans la langue de Mu}ar. Ainsi, on prétend, entre autres cas semblables, faire dériver le mot *qayl* en usage dans la langue —imyarite du mot *qawl*, ce qui ne tient pas debout. En fait, la langue —imyarite diffère de la langue de Mu}ar dans l'acception de bien des termes, dans sa morphologie et dans les voyelles qu'elle emploie pour la flexion casuelle⁴⁹. »

b) L'âge d'or : l'époque de la révélation

« Ceux qui furent contemporains [des débuts] de l'islam entendirent le niveau le plus haut du discours, dans le Coran et les paroles du Prophète. Depuis, nul homme n'a été capable de produire quelque chose de pareil. Par son être même, ce discours pénétra leur coeur ; ils grandirent en entendant ses tournures

⁴⁹ p. 1075, ch. 47.

propres⁵⁰, si bien que leur nature s'éleva et leurs habitudes [linguistiques] dépassèrent dans la *balâ'a* celles de leur prédécesseurs de l'anté-islam qui n'avaient pas entendu ce discours de haut niveau et n'avaient pas été élevés à son contact⁵¹. »

c) La corruption de l'habitude linguistique

Les premières atteintes de la corruption se manifestèrent de bonne heure : dès les débuts de la conquête, ce qui est explicite dans le texte suivant : « Quand vint l'islam et que les Arabes, quittant le —i âz en quête du pouvoir qui était alors aux mains des nations et des états [étrangers], se trouvèrent au contact des non arabophones, cette habitude changea sous l'influence des fautes de langage commises par les étrangers arabisés. En effet, l'ouïe crée les habitudes de la langue. Les habitudes linguistiques des Arabes se corrompirent sous l'influence des usages contraires entendus concurremment⁵². »

Un autre passage permet de préciser encore comment et pourquoi la corruption s'est produite :

« Cette habitude s'est corrompue chez les Mu}arites du fait de leurs contacts avec les non arabophones. La corruption provint du fait que la génération montante se trouva entendre dans l'expression orale des messages, mélangées à celles des Arabes et concurremment à elles, des formes spécifiques qui n'étaient pas les leurs et s'en servirent pour exprimer leurs messages parce qu'un grand nombre de non arabophones s'étaient mêlés à eux, si bien que la confusion s'établit : on puisa aux deux sources, ce qui aboutit à la naissance d'une nouvelle habitude linguistique inférieure à la première. Voilà ce que l'on entend par corruption de la langue arabe⁵³. »

Pour Ibn •aldûn, il est donc inconcevable que la corruption soit due au jeu de facteurs internes à la langue : la perfection ne peut engendrer la corruption. La

⁵⁰ *Asâlib*.

⁵¹ P. 1115, ch. 57.

⁵² P. 1056-1057, ch. 45.

⁵³ P. 1072, ch. 46.

cause de la corruption linguistique est donc exclusivement le contact avec les non arabophones, ce qui entraîne une première conséquence : plus une communauté arabophone était éloignée de l'allogène, meilleure était son habitude linguistique. Et quelle était la communauté arabophone la mieux préservée du contact corrupteur avec l'étranger ? La réponse que donne Ibn • aldûn est la suivante : « Le parler de Qurayš était le plus correct et le plus châtié de tous les parlers arabes. Les Qurayšites se trouvaient en effet de tout côté éloignés des pays non arabophones⁵⁴ .» Cette pirouette surprend ; en effet, du simple point de vue géographique l'affirmation est fautive, sans compter que Qurayš était une tribu commerçante, ce qui implique nécessairement des contacts assidus avec les étrangers. Sans doute faut-il y voir le maintien du postulat de départ qui mêle la foi à la science : le Coran a été révélé dans le parler de Qurayš puisque Mu-ammad était de cette tribu, or la langue du Coran est parfaite, étant tombée du ciel, donc le parler de Qurayš est supérieur aux autres, donc il est le plus éloigné des non arabophones : *doxa* impitoyable !

On dispose alors d'un critère très précis pour juger de la correction d'un parler de l'époque classique. Il suffit de recourir à la géographie : plus un groupe linguistique est proche des Qurayšites, et donc éloigné des non arabophones, et plus son parler est pur. Par conséquent, les groupes bédouins qui ont été relativement éloignés du contact avec les non arabophones ont été les moins sujets à la corruption. Les dialectes bédouins, contemporains d'Ibn • aldûn, qui en descendent sont donc plus proches de la langue classique que ne le sont les dialectes en usage dans les villes, lieux de rencontre avec les non arabophones. Cette idée est particulièrement développée au chapitre 48 : « Que [la langue en usage dans les villes] soit plus éloignée de la langue première [i.e. de Mu}ar] que ne l'est celle des Arabes bédouins d'aujourd'hui, cela tient au fait que cet éloignement provient uniquement du contact avec les non arabophones : plus les contacts avec les non arabophones sont fréquents, plus la langue s'éloigne de la

⁵⁴ P. 1072, ch. 46.

langue première, car l'habitude linguistique [de la langue de Mu}ar] ne s'acquiert [de nos jours] que par l'enseignement. L'habitude linguistique [des citoyens d'aujourd'hui] est un mélange de l'habitude première des Arabes et de l'habitude des non arabophones qui s'est mêlée à elle par la suite : autant ils entendent de parler non arabe dans leur éducation, autant ils s'éloignent de l'habitude première⁵⁵. »

Les non arabophones avec lesquels les Arabes ont été en contact parlaient des langues différentes : en Afrique du Nord, ils parlaient berbère, en Orient ils parlaient le grec, le persan ou d'autres langues sémitiques, en *Andalus* la langue des Galiciens⁵⁶. Dans les trois cas, le contact a produit un parler différent, ce qui explique pourquoi les parlers arabes de l'époque d'Ibn • aldûn divergent. En termes de dialectologie contemporaine, on peut constater que le propos d'Ibn • aldûn n'est pas éloigné de ce que l'on a appelé l'hypothèse de l'influence du substrat (*substratal influence*⁵⁷), qui tente de ramener les différences interdialectales à la différence des langues des populations qui ont été en contact avec les arabophones lors de l'expansion de l'islam.

IV. Le salut par la grammaire

Etant donné que cette corruption s'étend depuis les débuts de la conquête, Ibn • aldûn en vient à se demander comment la langue classique s'est maintenue et comment il est encore possible de l'acquérir à son époque. « On ne commença à se préoccuper de la langue de Mu}ar que lorsqu'elle s'altéra au contact des non arabophones, après que les Arabes se furent emparés des provinces d'Iraq, de Syrie, d'Égypte et du Ma'rib. L'habitude linguistique divergea de sa forme originelle et la langue de Mu}ar se transforma en une autre langue. Or, le Coran avait été révélé dans la langue de Mu}ar et les paroles du Prophète rapportées en

⁵⁵ P. 1079, ch. 48.

⁵⁶ P. 1079-1080, ch. 48.

⁵⁷ Voir Versteegh (1997, p. 104 sv.) et la bibliographie qu'il cite à ce propos.

cette langue. Comme le Coran et les paroles du Prophète sont les bases de la religion et de la communauté islamique, on craignit qu'ils ne tombent peu à peu dans l'oubli et ne deviennent incompréhensibles par suite de la disparition de la langue dans laquelle ils avaient été révélés⁵⁸. »

Cette idée que la grammaire est née pour préserver le texte sacré est un *topos* classique dans la tradition grammaticale arabe. On la retrouve développée chez Fleisch⁵⁹ : « Les Arabes ont étudié leur langue pour répondre à un pressant besoin... il fallait réciter le Coran sans faute ; de plus il fallait l'interpréter avec certitude puisqu'il est, avec les paroles du Prophète, à la base de la législation canonique. Chez les Arabes, il y avait aussi le besoin de posséder avec exactitude les règles de la langue du Coran, car ils remarquèrent très vite les divergences qui existaient, sur bien des points, entre leurs dialectes et cette langue, pour eux sacrée. Par ailleurs, il se produisit l'adhésion en masse à l'islam de non Arabes qui avaient besoin d'apprendre la langue et de l'apprendre correctement. Les Arabes ont donc été amenés à faire une étude méthodique et systématique de leur langue. »

Cette défense de la langue classique dans le but de protéger le texte sacré de la corruption amena, selon Ibn • aldûn, la naissance de deux sciences : la syntaxe et la lexicographie.

Pour créer la première, on est naturellement parti de la pratique linguistique des locuteurs : « Ils tirèrent donc de leurs manières de parler les lois générales qui régissent cette habitude linguistique et, comme si elles étaient des principes premiers et des règles, ils s'en servirent comme référence pour juger toutes les sortes de productions linguistiques, en procédant par analogie. Voici des exemples de ces règles :

[Dans une phrase verbale], le sujet porte la marque *u* et le complément la marque *a*.

⁵⁸ P. 1074-1075, ch. 47.

⁵⁹ Fleisch (1961, p. 26), voir aussi Versteegh (1983) pour une étude d'ensemble.

-[Dans une phrase nominale], le thème porte la marque *u*.

Ensuite, ils observèrent que le changement de voyelle finale dans ces termes entraînait celui de la signification et ils nommèrent conventionnellement ce changement ‘flexion casuelle⁶⁰, et nommèrent ‘régissant⁶¹, l’élément qui entraînait ce changement, et ainsi de suite. Tous devinrent des termes techniques propres aux Arabes, ils les fixèrent dans l’écriture et en firent un art⁶² propre à eux, qu’ils nommèrent conventionnellement ‘science du *na-w*⁶³. »

L’autre point sur lequel se produisait la corruption était le lexique ; il fallut donc « préserver les acceptions des mots en composant des livres et des recueils, de peur qu’elles ne se perdent, ce qui eût amené à l’incapacité de comprendre le Coran et les paroles du Prophète. Nombre d’autorités en matière linguistique⁶⁴ se mirent allègrement à l’oeuvre et dictèrent des recueils à ce sujet⁶⁵. »

Grâce aux efforts des grammairiens et des collecteurs, il est toujours possible d’apprendre l’arabe classique : « Celui qui veut prendre cette habitude [de la langue classique] doit suivre cette méthode : il doit se mettre à apprendre par coeur ce qui a été dit autrefois et qui est conforme aux types de construction arabes : le Coran, les paroles du Prophète et les dits des anciens. Il doit aussi retenir les discours des meilleurs locuteurs arabes, soit en prose rimée soit en poésie, et enfin, les termes qu’ont employés les premiers étrangers arabisés dans toutes les disciplines qu’ils ont pratiquées. Ainsi, la multiplicité de ce qu’il a retenu du corpus arabe, en vers ou en prose, lui donne le niveau de celui qui a été élevé parmi eux et formé par eux à [la technique] de l’expression⁶⁶. »

Cette méthode d’acquisition est également exposée un peu plus loin⁶⁷ :

⁶⁰ *I.râb*.

⁶¹ Dans Bohas, Guillaume et Kouloughli (1990) nous avons suggéré : « *operating element* » et « *governing operator* ». En fait, tout dépend de l’option que l’on retient pour traduire le terme *.amal* ; rien de crucial ne dépend de ce choix.

⁶² *j inâ.a*.

⁶³ P. 1057, ch. 45.

⁶⁴ Le pionnier dans ce domaine étant al-• alîl, deux pages sont consacrées à l’exposé de sa méthode (p. 1059 à 61).

⁶⁵ P. 1059.

⁶⁶ P.1080, ch. 49.

⁶⁷ P. 1084, ch. 50.

« L'habitude de la langue arabe ne s'acquiert qu'en retenant par coeur beaucoup de ce qu'on dit les Arabes, jusqu'à ce que se grave dans l'imagination de celui qui désire prendre cette habitude le métier⁶⁸ même sur lequel les Arabes ont tissé leurs constructions de phrase⁶⁹, et qu'il l'utilise à son tour. Ainsi, il est pareil à celui qui a grandi au milieu d'eux, au contact des expressions qu'ils employaient dans leurs productions langagières, si bien que s'établit en lui l'habitude d'exprimer ses messages en parlant comme eux. »

L'acquisition de l'arabe classique se ramène donc à l'acquisition des langues en général : « Étant donné que les langues sont des habitudes, comme nous l'avons déjà dit⁷⁰, il est possible de les apprendre, comme il est possible de prendre n'importe quelle habitude⁷¹. »

Ibn • aldûn explicite encore ce point dans un passage où il aborde la question du rapport entre la grammaire et la pratique de la langue, et qui semble faire écho aux propos que tenait Ibn Ma}â⁷² deux siècles plus tôt : « La science des règles de la flexion casuelle⁷³ est la connaissance du comment de l'acte et non cet acte lui-même. C'est ainsi que l'on trouve bien des grammairiens habiles, experts en leur science, qui ont fait le tour de toutes ses règles et qui, lorsqu'on leur demande d'écrire deux lignes pour leur collègue ou leur ami, ou encore de rédiger une plainte concernant quelque injustice, ou de composer sur un sujet quelconque, lèsent le bon usage et multiplient les fautes de langage⁷⁴. Ils ne sont donc pas experts dans l'art de la composition du discours ni capables d'exprimer leurs messages par ce moyen, selon les types de construction⁷⁵ de la langue arabe. De même, un grand nombre de ceux qui possèdent bien cette habitude et excellent en prose et en poésie ne connaissent pas très bien les règles de la

⁶⁸ *Minwâl.*

⁶⁹ *Tarâkîb.*

⁷⁰ « La langue est une habitude dans l'organe lingual », p. 1053, ch. 44.

⁷¹ P. 1080, ch. 49.

⁷² Voir l'introduction à son livre *Kitâb al-Radd .alâ al-nu-ât.*

⁷³ *Qawânîn al-i.râb.*

⁷⁴ *La-n.*

⁷⁵ *Asâlîb.*

flexion casuelle qui distinguent le sujet du complément ou le cas direct du cas indirect, et ne connaissent même rien des règles de la grammaire arabe⁷⁶. » Et encore : « La grammaire arabe est devenue semblable à un ensemble de règles théoriques de logique ou de controverse et s'est éloignée du domaine de la langue et de l'habitude linguistique. Il en résulte que ceux qui transmettent cette science dans les villes et leurs régions avoisinantes sont à mille lieues de posséder l'habitude de la langue arabe. C'est comme s'ils ne tenaient plus aucun compte du corpus des Arabes⁷⁷. »

Conclusion

Cette idée que les dialectes sont une corruption du classique est devenue une *doxa* dans tout le monde arabe : pour tout arabophone elle va de soi. Et pourtant, elle n'explique rien. Particulièrement, si les dialectes étaient des corruptions de la langue classique, on devrait s'attendre à voir apparaître toutes sortes de monstres surgis indépendamment et ne pouvant provenir que de la langue classique, ce qui n'est pas le cas ; au contraire, il est indéniable que les dialectes manifestent des points communs et des orientations communes. C'est ce phénomène de convergence que Ferguson⁷⁸ a tenté d'expliquer par le biais de son hypothèse de la *koinè* militaire. Depuis, un grand nombre d'ouvrages ont été consacrés à cette question de l'émergence des dialectes arabes⁷⁹.

Cet intérêt pour la description et l'explication de la situation linguistique réelle de son époque a amené Ibn • aldûn à adopter une démarche profondément originale par rapport à la tradition linguistique arabe. Malheureusement, l'impact de la démarche khaldounienne sur la tradition grammaticale, a été nul. Pour s'en rendre compte, il suffit de répondre à la question suivante : Combien

⁷⁶ *Qawânîn Ẓnâ.at al-.arabiyya*. P. 1082, ch. 50.

⁷⁷ *Kalâm al-.Arab*.

⁷⁸ Ferguson (1959).

⁷⁹ Voir une synthèse de cette question dans Kouloughli, à paraître.

de départements d'arabe⁸⁰ diffusent, de nos jours, un enseignement de dialectologie arabe fondé sur des recherches qui se situeraient dans la perspective initiée par Ibn ʿaldûn, considérant la langue vernaculaire comme un objet d'étude aussi digne d'intérêt que la langue classique ?

Bibliographie

Ouvrages en langue arabe

- Al-Af ʿânî, Sa.îd, 1964/1383, *Fî u ʿÛl al-na-w*, Damas, Maʿa.at ʿami.at Dimašq.
- Al-Suyûṭî, Jalâl al-Dîn .Abd al-Ra-mân, *Al-Muzhir fî .ulûm al-lu' a wa'anwâ.ihâ*, éd. Mu-ammad A ʿâr al-Mawlâ, .Alî Mu-ammad al-Ba ʿâwi, Mu-ammad Abû al-Fa}l Ibrâhîm, Le Caire, Dâr i-yâ' al-kutub al-.arabiyya.
- Al-Suyûṭî, Jalâl al-Dîn .Abd al-Ra-mân, *Kitâb al-Iqtirâ-fî .ilm u ʿÛl al-nahw*, éd. A-mad Mu-ammad Qâsim, 1976/1396, Le Caire, Maʿa.at al-sa.âda.
- Ibn -azm, Abû Mu-ammad .Alî b. A-mad b. Sa.îd, *Al-I-kâm fî u ʿÛl al-a-kâm*, Beyrouth, Dâr al-kutub al-.ilmiyya.
- Ibn Fâris, Abû al-usayn A-mad b. Zakariyya, *Al-j â-ibî fî fiqh al-lu' a al-.arabiyya wamasâ'ilihâ wasunan al-.Arab fî kalâmihâ*, éd. A-mad -asan Basaj Beyrouth, Dâr al-kutub al-.ilmiyya.
- Ibn ʿaldûn, .Abd al-Ra-mân al-Ma' ribî, *Al-Muqaddima, Târi" al-.allâma Ibn ʿaldûn*, Beyrouth, Maktabat al-madrassa wa-Dâr al-kitâb al-lubnânî.
- Ibn Ma}â' al-Qur'âbî, *Kitâb al-radd .alâ l-nu-ât*, éd. | Si cé€SkXLe Caire, Dâr al-Ma.ârif.
- Mu-ammad .Ašûr al-Suway-, 1986, *Al-Qiyâs al-Na-wî bayna madrasatay al-Ba ʿâ wal-Kûfa*, Benghazi, Al-Dâr al- amâhiriyya lil-našr wal-tawzî. .wal-i.lâm.

Autres ouvrages

- Blachère, R., 1950, "Les savants irakiens et leurs informateurs bédouins au IIIe-IVe siècles de l'Hégire", *Mélanges William Marçais*, Paris, Maisonneuve, p. 37-48, repris dans Blachère, 1975, *Analecta*, Damas, Institut français de Damas, p. 31-42.

⁸⁰ En pays arabe, cela va sans dire, mais en France la question mérite aussi d'être posée, tant est fondée l'affirmation de Retsö (1994) : « On the whole, it is striking how difficult it is for western arabists to disentangle themselves from the models and explanations developed by the traditional Arabic grammar ».

- Blachère, R., 1952, *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du Xve siècle de J.-C.*, T 1, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve.
- Blanc, H., 1965, « Les deux prononciations du *qâf* d'après Avicenne », *Arabica*, 12/2, p. 129-136.
- Bohas, G., Guillaume J.-P. et Kouloughli D. E., 1990, *The Arabic Linguistic Tradition*, Londres & New York, Routledge.
- Cantineau, J., 1960, *Études de linguistique arabe*, Paris, Klincksieck.
- Ferguson, C. A., 1959, « The Arabic Koine », *Language*, 25, p. 616-630.
- Fleisch, H., 1961, *Traité de philologie arabe. 1. Préliminaires, phonétique, morphologie nominale*, Beyrouth, Imprimerie catholique.
- Fück, J., 1955, *.Arabîya, recherches sur l'histoire de la langue et du style arabe*, Traduction par Claude Denizeau, Introduction par Jean Cantineau, Paris, Didier.
- Kouloughli, à paraître, *L'arabe*.
- Pérès, H., 1950, L'arabe dialectal en Espagne musulmane aux X^e et XI^e siècles de notre ère, in *Mélanges William Marçais*, Paris, Maisonneuve.
- Roman, A., 1983, *Étude de la phonologie et de la morphologie de la Koine arabe*, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Retsö, J., 1994, « I.râb in the Forebears of Modern Arabic Dialects » in Caubet, D. et Vanhove, M., *Actes des premières journées internationales de dialectologie arabe de Paris*, Paris, INALCO, p. 333-342.
- Versteegh, K., 1983, "Arabic grammar and the corruption of speech". *Arab Language and Culture*, ed. by Ramzi Baalbaki, 117-138. (= *al-Abhâth*, 31) Beirut, American University of Beirut, 1983.
- Versteegh, K. 1997a, *The Arabic Language*, Edinburgh University Press.
- Versteegh, K. 1997b, *Landmarks in linguistic thought III The Arabic linguistic tradition*, London and New York, Routledge